

Victor DEMIAUX,
EHES, Trinity College Dublin

*Les célébrations de la victoire dans les capitales européennes
(Paris, Londres, Bruxelles, Rome, Bucarest),*

Quelques jours après la signature du Traité de Versailles (28 juin 1919) furent organisées à Paris, Londres et Bruxelles de grandes célébrations de la victoire à dimension triomphale, patriotique mais aussi funéraire. Le défilé parisien du 14 juillet 1919 au cours duquel six mille soldats de toutes les nations alliées à la suite des maréchaux Foch, Joffre et Pétain passèrent sous l'Arc de Triomphe et traversèrent la capitale française sous les yeux de millions de spectateurs constitue sans doute le cas le plus emblématique de l'extraordinaire investissement symbolique et émotionnel dont elles furent l'objet.

Pièces essentielles dans les processus de démobilisation culturelle des sociétés belligérantes, ces célébrations opèrent le basculement symbolique de la guerre à la paix et sont à ce titre déterminantes dans le processus de construction de la signification de la victoire. Nous nous proposons donc de les soumettre à un questionnement d'histoire culturelle attentif aux motifs symboliques dessinés par ces programmes festifs. En somme, ces cérémonies peuvent être étudiées comme un langage qui dit la guerre, l'ennemi, la communauté nationale, le deuil. Un langage qui ne va toutefois pas de soi, comme le rappellent les débats et conflits qui entourèrent souvent la conception des cérémonies, voire en rejetèrent carrément la légitimité.

Plus largement, les grandes fêtes de la victoire s'inscrivent dans une séquence marquée par une sorte de tâtonnement des autorités des pays vainqueurs en matière de ritualité publique. Notre étude englobera donc, en amont, les manifestations et les cérémonies qui accompagnèrent dans les capitales en question l'annonce de la signature des armistices en novembre 1918. En aval, la prise en compte des inhumations des soldats inconnus apparaît indispensable. Celles-ci constituent d'une certaine façon une tentative supplémentaire de symboliser la fin de la guerre. La ressemblance qui unit ici les différents cas nationaux témoigne de manière frappante de la similarité des solutions adoptées par les gouvernements des différentes nations victorieuses pour tenter de résoudre un problème commun.

L'intérêt de l'approche comparée ne se limite cependant pas à la mise en évidence de ressemblances. Le repérage des différences devrait aussi permettre d'éclairer la façon dont les constructions nationales, caractérisées par des histoires, par des imaginaires nationaux, par des constructions étatiques, par des structures sociales et par des patrimoines symboliques et rituels différents, ne furent pas frappées de la même façon par la Grande Guerre et furent plus ou moins à même de supporter le choc que celle-ci infligeait à leurs systèmes politiques. L'inclusion du cas italien, avec son contexte très particulier de "victoire mutilée" et d'émergence du fascisme, nous paraît à cet égard tout à fait décisive. Quant au traitement du cas roumain, il relève d'une perspective plus expérimentale, visant à remettre en cause la ligne de fracture historiographique entre front occidental et front oriental. Celle-ci reflète probablement davantage l'histoire du vingtième siècle européen dans son ensemble que la réalité de la Grande Guerre.

C'est donc dans le cadre des questionnements sur la possibilité de l'écriture d'une histoire européenne de la Grande Guerre que s'inscrit, en dernière analyse, ce projet de recherche.